

Pete Aguerberry



Death Valley Prospector & Gold Miner

Voici l'histoire de Pete Aguerberry, chercheur d'or, né le 18 Octobre 1874 à Mauléon, Basses-Pyrénées, mort le 23 Novembre 1945 à Tecopa Hot Springs, Californie.

Jean-Pierre Aguerberry aurait pu vivre la vie toute tracée des Basques de son village, à Mauléon, à la fin du siècle, sur la terre de ses parents, fermiers. Mais un jour, il découvre dans un journal l'histoire de la ruée vers l'or en Californie, et il est fasciné. À partir de ce jour-là, il n'aura qu'un rêve, partir, lui aussi, partir chercher de l'or. Son père n'était pas du tout d'accord: il n'y avait que deux garçons dans la famille et l'aîné était parti, déjà, en Amérique. La maman de Jean-Pierre était morte quand il avait six ans, piquée à la main par une vipère un soir en allant chercher du bois, et on était dur au mal à cette époque, elle ne s'en est pas plainte, et puis c'était trop tard (ils ont trouvé la vipère le lendemain, dans le tas de bois). Alors Papa Aguerberry était très attaché à son Jean-Pierre, mais devant tellement d'insistance, il finit par céder, et même par par lui payer le prix de son voyage, finalement décidé pour le mois d'Octobre 1890. Mais Jean-Pierre, quelques jours avant

son départ, était allé gauler les châtaignes chez un voisin, et il tomba de l'arbre: un bras et trois côtes cassées, et meurtri de partout, il avait encore plus mal à l'idée de penser qu'il avait raté son voyage. Comme les Basques sont têtus, en plus d'être solides, il réussit à obtenir, auprès de l'agence, quinze jours de délai pour son départ! le docteur du village réduisit sa fracture sans anesthésie, il se retapa du mieux qu'il put... et le voilà, début Novembre, sur le quai de la gare de Mauléon, avec le bras en écharpe et l'air courageux, tout le monde lui dit au revoir avec des plaisanteries et des grandes claques dans le dos; mais quand la silhouette de son père, sur le quai, disparaît dans le lointain, Jean-Pierre a les larmes aux yeux: il ne reverra jamais son père. Il a seize ans.

C'était la deuxième fois qu'il prenait le train : son père l'avait emmené, une fois, en Espagne, pour voir une corrida. C'était toujours un grand mystère, et en particulier Jean-Pierre se demande pourquoi le contrôleur verrouille chaque compartiment entre les arrêts. À Bordeaux, il rejoint un groupe d'émigrants comme lui, et il y trouve quelques autres Basques, ouf, entre pays on va s'entraider, c'est bien nécessaire car Paris est une ville immense et terrifiante ou ils doivent rester deux jours pour obtenir leurs passeports. Ils voudraient bien aller voir une revue, mais 5 francs ! Ils ont moins que ça pour tout leur voyage. Jean-Pierre va passer sa première nuit dans un hôtel, et en être ébloui. Départ vers Le Havre où ils vont embarquer dans l'après-midi sur le bateau vers New-York, le Château. A la nuit, le bateau appareille, et quand Jean-Pierre se réveille il est en haute mer, et en route vers son rêve.

Pas grand luxe, Le Château. Ce n'était pas un grand paquebot, et il ne devait pas être très neuf non plus. Au milieu de la traversée ils sont pris dans une tempête, les vagues passent par-dessus bord, inondent la salle à manger où tous les passagers sont rassemblés. La panique est générale: au milieu des tables renversées et des assiettes cassées, dans 30cm d'eau que l'équipage essaie de pomper, les uns tombent à genoux pour prier pendant que les autres (ou les mêmes) sont violemment malades. Jean-Pierre, sans doute un peu bravache, et pas sujet au mal de mer, se moque un peu de ses compagnons, mais il est mal reçu. Tout rentre dans l'ordre, et après 13 jours pendant lesquels Jean-Pierre s'est pris d'amitié avec les Italiens qui voyagent à fond de cale sans avoir rien à manger (mais toujours contents, ils chantent), il



arrive à New-York, avec une vieille valise qui ne devait pas contenir grand-chose, et quelques petites pièces d'or serrées dans sa ceinture, son seul viatique, que lui avait confié Papa.

L'histoire ne dit pas s'il a remarqué la Statue de la Liberté, qui avait été érigée quatre ans avant, à son entrée dans le port ; ni comment il a débarqué à Ellis Island, le point d'entrée aux US pour tous les émigrants ; mais lui se souvenait bien qu'il avait fallu donner ses pièces d'or en échange de papier, de dollars américains. Il avait cherché un coin où se dissimuler pour défaire sa ceinture, et puis il avait regardé avec suspicion les billets donnés en échange, se demandant si on lui avait

vraiment donné son dû. Il avait un sérieux problème, Jean-Pierre, qu'il allait mettre des années à résoudre : il ne parlait pas anglais (il parlait français, basque, espagnol et italien, ce qui n'était pas mal pour un petit gars de 16 ans, mais...). Et il était aussi très méfiant, et il allait le rester, pour toutes les questions d'argent.

C'est sans doute à ce moment que Jean-Pierre a d'une certaine façon changé d'identité pour sa nouvelle vie : D'abord, l'officier d'état civil américain a oublié un "r", et il est devenu Aguerberry (ce qu'il a essayé plusieurs fois de faire rectifier, mais sans succès); et puis les Américains ont raccourci Jean-Pierre en "Pete", et bien que ce soit peut-être arrivé plus tard, dans les pâturages ou les mines de Californie, à partir de maintenant nous allons l'appeler Pete Aguerberry.

Les émigrants s'organisaient bien, tout de même, et quelqu'un parlant français les a amenés dans un hôtel où on parlait français. C'est sur le chemin que Pete a vu son premier Noir ; et il était abasourdi, au point de s'attarder et se laisser distancer par le groupe, ce qui lui a valu de se faire engueuler car les rues n'étaient pas sûres pour un jeune pied-tendre ; et il était encore plus surpris de voir des Noirs faire le service au restaurant le soir, et quand il les a entendus parler français (le français de la Louisiane, probablement), la surprise s'est muée en admiration.

Après deux jours à New-York, Pete est monté dans le train, qui allait prendre autant de temps que la traversée, 13 jours pour atteindre San Francisco, en changeant à La Nouvelle Orléans, où il avait eu le temps de visiter un peu la ville), puis à nouveau au Texas, en rase campagne où les coyotes hurlaient autour du dépôt où ils passaient la nuit. C'est là que Pete a retrouvé les Italiens qu'il avait rencontrés sur le bateau : toujours sales, couverts de vermine, affamés et sans le sou, ils sortaient leur accordéon, chantaient et dansaient tous les soirs.

Et Pete a enfin vu ses premiers Indiens, lui qui avait tant lu de récits d'aventures où on se battait contre eux : mais les Indiens qu'il rencontrait, accroupis sur le quai et essayant de vendre paniers et poteries, n'avaient pas grand-chose à voir avec les cavaliers fiers et sauvages de ses histoires.

Un arrêt à Los Angeles, au milieu de pauvres cabanes en planches (encore un endroit qui a bien changé depuis son temps !), puis terminus à Oakland, de l'autre côté de la Baie. Le matin, il prend le ferry, et c'est dans le brouillard, et le bruit incessant de la corne de brume, que Pete Aguerberry arrive à San Francisco en Décembre 1890, et tombe dans les bras de son frère, Arnaud. Le voyage l'a marqué : son bras va mieux, ses côtes aussi, mais il tousse terriblement, il a de la fièvre, on craint la tuberculose, bien

sûr, mais finalement il a juste... des vers, attrapés pendant son voyage. Son frère le soigne, et bien vite il est rétabli. Alors commence sa vie américaine.

Bizarrement, comme une star : son frère joue à la pelote, c'est très à la mode à San Francisco à cette époque. Pete s'y montre encore meilleur que lui, le coach le recrute pour jouer dans l'équipe (contre les Irlandais !), il s'y illustre immédiatement, le public l'acclame, il est célèbre ! Et puis après deux semaines il se fait mal à la main (parce que la balle est plus dure ici – ils devaient jouer à la pala, à main nue ?), et c'en est fini de son aventure de pelotari. Alors, tout triste, il veut quitter San Francisco, et un Basque de leurs relations lui offre une place de berger. Il y a, à cette époque, sur d'immenses étendues, d'immenses troupeaux, qui appartiennent à des Basques, et ils préfèrent employer leurs compatriotes car ils savent qu'ils sont durs à la peine, honnêtes et dignes de confiance. Et voilà Pete à la tête d'un troupeau de 2600 moutons. Il ne l'a jamais fait mais on lui assure que ce n'est pas difficile (et ce n'est pas important qu'il ne parle pas anglais non plus !). En fait le plus dur pour lui c'est d'apprendre à cuisiner ; même cuire du riz lui pose des problèmes !

Commence alors une vie solitaire, dure, sans doute bien plus qu'à la ferme de Papa, et pour un salaire



de misère, \$25 par mois ! C'est le printemps, ce serait presque tranquille, c'est juste sa mule qui n'en fait qu'à sa tête et qui suit les moutons même si Pete n'a pas encore levé le camp. Mais ils finissent par s'entendre, et bientôt c'est la saison de la tonte : Pete ramène son troupeau au corral, un endroit immense, ou il y a plus de 200 tondeurs ! Et il est tout content d'y retrouver d'autres basques, pour de longues soirées autour du feu de camp, ou ils parlent de leurs Pyrénées, si loin maintenant. Est ce qu'ils ont le mal du pays ? En tout cas ils savent rigoler et un jour Pete gagne de justesse une course à pied contre le meilleur coureur du corral (qui a triché, en plus !) et se fait une réputation.

Et puis il repart dans la montagne, tout seul avec son troupeau tondu, qui lui joue un mauvais tour : pendant la nuit, il se met à pleuvoir, et les moutons, qui ont froid, s'en vont ; il se réveille, plus de troupeau ! Complètement affolé, il se met à courir, dans la nuit noire et la pluie, dans la direction des cloches qu'il entend faiblement, et tout d'un coup il tombe de 3 mètres dans le lit d'un ruisseau à sec, et perd connaissance.

Quand il se réveille, il a une cheville cassée, il a mal partout et est totalement incapable de bouger ; il est étendu au fond du ruisseau, et avec la pluie, l'eau monte. Pete se voit mourir noyé, il croit sa dernière heure arrivée, et prie le ciel ; mais avec le petit jour, l'eau s'arrête de monter. Pour autant il n'est pas tiré d'affaire, seul, blessé et loin de tout. Il ne peut pas marcher et même pas ramper. Mais à genoux, en tirant sa jambe de pantalon pour soulever sa cheville cassée, il arrive à se trainer, en descendant le ruisseau, et au bout de 3 interminables kilomètres il trouve enfin une route et il s'écroule sur le bord, épuisé, les genoux en sang. Quelqu'un passe, avec une carriole – mais quand il apprend que le troupeau s'est échappé, il laisse la carriole à Pete et part chercher les moutons, qui ont bien plus de valeur qu'un berger ! Pete n'en peut plus, est si épuisé qu'il n'arrive pas à conduire, manque tomber de la carriole plusieurs fois, mais il finit par arriver au camp, où sa cheville est en si mauvais état qu'on le fourre dans un train pour Fresno, où il y a une espèce d'hôtel pour les bergers basques blessés. Là, il y a un docteur qui arrive à lui réduire sa fracture sans radio et sans anesthésie...

(L'anesthésie existait déjà, à cette époque; mais peut-être n'allait-on pas en dépenser pour des bergers ??), il lui immobilise sa cheville dans les plaques de métal et des lacets qu'il ne doit pas desserrer malgré la douleur. Et Pete grimace, mais il s'en sort, il devient un as avec les béquilles, fait l'âne pour distraire la galerie, se casse la gueule dans l'escalier, et arrive dans la salle à manger sur le ventre, mais ouf la cheville n'est pas recassée, et finalement, il est guéri.

L'histoire ne dit pas comment il a pu passer tout le temps de sa convalescence dans cet hôtel, et payer les soins dont il avait besoin... (Ce n'est pas avec ses \$25 par mois, qui d'ailleurs ne lui ont jamais été payés car le propriétaire des troupeaux a fait faillite) Dans notre monde américain où les services médicaux sont si chers, on pense à ces choses-là... il devait y avoir plus d'entraide à l'époque ?

Pete repart, pour trois ans, comme berger dans les contreforts de la Sierra, avec son chien pour seule



compagnie. Un job dur, il a près de 3000 moutons, souvent il couche dehors. Un jour, alors qu'il lève le camp, il entend un bruit dans le sac du couchage qu'il est en train de rouler, c'est un serpent à sonnette, dedans, et qui proteste. Il frissonne à l'idée que s'il était resté un jour de plus au camp, il se serait glissé dans son sac de couchage le soir et y aurait trouvé de la compagnie ! Il aime les montagnes, pêche la truite dans les torrents, tue les cougars d'un coup de fusil quand ils s'attaquent au troupeau. Et puis il y a une grosse sécheresse, beaucoup de

moutons meurent. Pete a 20 ans, et ne parle toujours pas un mot d'anglais, vu que les moutons ne le lui ont pas appris ; il décide que ça suffit, et change de job.

En fait, il va en faire plusieurs. Il devient conducteur de diligences, livreur de lait, et employé de ferme. Il travaille même dans une propriété viticole, puis dans le magasin qui vend le vin. C'est là qu'il tombe amoureux d'une beauté, Rosa, qui devient sa petite amie, mais un jour il la voit flirter avec un autre ! Il a le cœur brisé, il s'enfuit. Il pourrait dire, comme Brassens " ...elle a mis mon cœur à feu et à sang/ Pour qu'il ne puisse plus servir à personne". Pete n'oubliera jamais, et ne se mariera jamais. Il part à l'autre bout du pays, à Elko, une ville fondée par les Basques dans le nord du Nevada, il y travaille dans un ranch qui appartient à une veuve avec deux filles, il tient leur ranch parfaitement, les deux filles lui apprennent l'anglais le soir, à la chandelle. Un moment de calme dans sa vie, peut-être un avenir tout tracé ? Non. Pete se souvient de Rosa, il a peur de souffrir à nouveau, il repart. Quand même, il gardera dans son cœur de la gratitude pour ces douces leçons d'anglais...et finalement, pauvre, maigre et sans doute beau mec tout de même, il arrive à Tonopah en 1901. Nous y sommes allés, cent ans plus tard, et c'était toujours un sacré trou au milieu de nulle part du Nevada ! Mais quand Pete arrive, on vient d'y trouver... de l'OR !

Commence alors la deuxième vie de Pete. D'abord il travaille comme livreur d'eau, une denrée si précieuse dans ces collines arides ! Un jour il s'engueule avec son patron, démissionne sur le champ, fait le coup de poing au milieu du saloon pour avoir son salaire ; tous les clients le soutiennent, alors il paye la tournée, et dépense tout ce qu'il vient de récupérer ! Un autre jour, il gagne un peu d'argent, le joue



à la roulette, il est veinard, fait sauter la banque : il a gagné une somme fabuleuse en un soir, qu'il va perdre le lendemain, et perdre jusqu'à son dernier sou; au point où il va être obligé de passer trois jours sans manger ! Il ne jouera plus jamais. Il travaille dans les mines, pour une misère, mais apprend le métier d'orpailleur. Toute cette région bruisse des nouvelles de filons découverts, de mines fabuleuses. C'est l'époque ou Shorty Harris (on l'imagine, à lire ce surnom, un petit bonhomme tout carré et rigolard), donne un coup de pioche dans une veine de quartz, en passant près de Rhyolite, ou nous étions récemment : le bloc qui s'en détache est littéralement truffé d'or, qui étincelle sur le quartz vert-gris. Il va appeler sa mine La Grenouille, et ce sera le point de départ d'une ruée de 8 000 personnes, qui vont faire de Rhyolite une vraie ville avec banques, école, journaux (*the Rhyolite Herald*), 57 saloons, servie par trois lignes de chemin de fer... et qui au bout de 10 ans, filons épuisés, disparaîtra. Pete est saisi par la fièvre de l'or, il devient prospecteur. Il trouve un partenaire, qui le finance mais reste au chaud chez lui. Il achète quatre mules, l'équipement du chercheur d'or, et il s'en va, vers Death Valley, qui n'est pas encore fouillé.



Nous qui nous promenons, avec notre voiture tout-terrain, dans ces montagnes maintenant repertoriées, tracées de chemins, avec cartes et livres, un iPad et une balise satellite, on ne peut pas vraiment imaginer comment Pete est parti dans le Forty Miles Canyon, sans une carte, juste à l'intuition. Les distances sont énormes. Il lui fallait transporter de l'eau, pour lui et ses mules, pour toute la durée de sa prospection. Plus, de la farine, des haricots, du café, un peu de lard ? Et tout son matériel. Il campe, tout seul, dans le fond du canyon, il sait qu'il a encore deux jours d'eau, assez pour revenir à Beatty, mais quand il revient le soir, les mules se sont enfuies après avoir dévasté le camp, bouffé tout ce qu'elles ont pu trouver, et renversé l'eau. Il est tout seul, à pied, à 50km d'une source, sans eau. Et il fait très chaud.

Pete racontait qu'il était passé très près de la mort deux fois, et celle-ci était la première. Il part, à pied, avec son fusil, un bidon et du sel. Il cherche ses mules toute la nuit, finit par les retrouver le lendemain. Il en tue une, boit de son sang, met précieusement le reste dans son bidon avec du sel pour ne pas qu'il coagule, et repart avec les trois autres mules à Beatty. Il va y arriver, tout juste. Il se refait pendant quelques jours, rachète du matériel, et repart. On est en Juin, il a 31 ans, et la tête dure, tout le monde le prévient de ne pas traverser Death Valley en plein été – et il y va.

Ah, l'eau. Il y a des sources, dans Death Valley et les montagnes alentours – rares, et parcimonieuses. L'eau se perd immédiatement dans le désert. Quelquefois elle est imbuvable. Les prospecteurs s'en échangent de vagues rumeurs. Pete arrive près de Keane Springs, il y a deux types, là, l'un crie :

- Qui va là ?
- un ami
- tu es perdu ?

- non, je cherche la source
- il n'y a pas de source.

Ils partagent un peu d'eau restée dans un réservoir, et se séparent le lendemain. Pour chercher de l'or, il faut être seul – ou partager les découvertes. Pete est seul. Il continue, une de ses mules tombe dans un ravin, se relève et revient; un autre soir, les mules s'enfuient, il les rattrape. Toujours pas d'or. Il arrive en vue de Death Valley, probablement par Daylight Pass, que nous avons franchi. Il descend dans la vallée ; une mule s'enlise dans un marais de sel, il arrive à l'en sortir. Il n'y a plus un brin d'herbe, plus rien qui vive dans la fournaise (à l'été 1913, il a fait 56 degrés dans Death Valley). Au loin, il sait qu'il y a le Ranch (Furnace Creek Ranch, à l'époque, était déjà une oasis, on y cultivait des figuiers). Il y a peut-être 30km à faire pour l'atteindre, la chaleur est intenable, le peu d'eau qui lui reste est brûlante, le métal de ses boutons le brûle, il a des hallucinations, tombe dans un demi-coma. Il passe près du cadavre de Tim Ryan, qui est mort quelques jours plus tôt, dans les mêmes conditions. Sa mule, pas après pas, l'amène jusqu'au ranch et lui sauve la vie. Jimmy Dayton, le rancher, le recueille et le dorlote, il s'en sort. Jimmy, malgré toute son expérience de 15 ans passés au Ranch, mourra quelques années plus tard, de la même façon, en allant chercher des provisions en plein été.



Pete veut aller vers Ballarat, juste de l'autre côté de ces Panamint Mountains qu'on admire le matin, roses du soleil levant, depuis notre chambre au Ranch. Il décide de passer au plus court, par Blackwater Canyon, mais la piste a été emportée par une inondation, un flash flood; et donc il installe son camp, et passe une semaine à la réparer. Pendant ce temps-là arrive Shorty Harris, le veinard de Rhyolite, et ils décident de faire la route ensemble. Shorty est pressé, on est fin Juin, et il veut passer

le 4 Juillet, Fête Nationale, à Ballarat qui est à l'époque un repaire de tous les desperados du coin. Ils arrivent au col, Shorty presse sa mule dans la descente, Pete prend son temps, il a vu une veine qui l'intrigue, un coup de pioche, et victoire !! La roche est piquée d'or. Il presse sa mule, rattrape Shorty, lui montre le caillou étincelant: et Shorty se met à hurler : " l'or ! j'ai trouvé de l'or !". Shorty racontera partout qu'il a, lui, fait la découverte, et quand Pete va remonter de Ballarat vers *sa* mine, avec le matériel et les provisions nécessaires, il va y trouver des gredins à qui Shorty a vendu la mèche, et même vendu sa part à lui, Pete! Deux jours après avoir découvert son filon, il en est dépossédé !

Ce n'était pas évident de prendre possession d'un endroit quand on avait trouvé un filon. D'abord, on piquetait l'endroit (dans ce pays sans arbres !), et on mettait son nom sur un avis de propriété. Bien sûr, c'était facile à un copain de changer le nom. Et quand on revenait (parce qu'il fallait bien aller chercher de l'eau, et de la



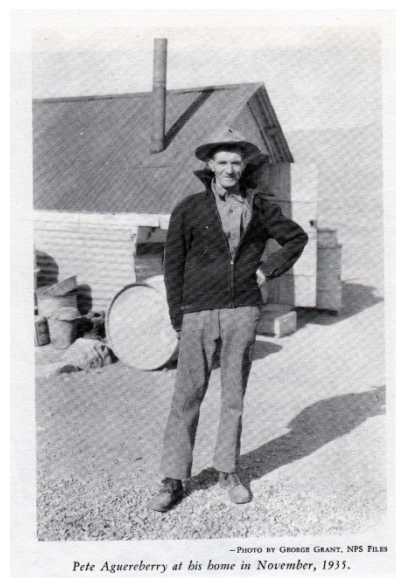
nourriture, et faire enregistrer sa trouvaille au bureau du comté), plus rien n'était à soi. Une autre méthode consistait à enterrer dans le sol un tas de pierres avec un avis à son nom; et là, on pouvait prouver qu'on était là, parce qu'on savait où se trouvait la cachette. Mais d'autres pouvaient en faire autant. Alors, si possible, on demandait à un témoin de contresigner l'avis de propriété. Mais le témoin pouvait être un coquin. Dans ce milieu si rude... il devait y avoir assez peu de gens honnêtes, et Shorty Harris n'en faisait pas partie. À la fin, ça se réglait à la pointe du fusil. Pete a bataillé pendant des années pour récupérer *sa* mine, et, têtu comme un basque, il a fini par y arriver. Oh, et il a aussi cassé la figure à Shorty, quand il l'a retrouvé.



Quand la nouvelle de l'or s'est répandue, plus de 500 personnes sont venues en tout hâte prendre une part; mais le type qui a fait le plus gros profit, c'est celui qui a monté une grande tente et ouvert un saloon !

Pete n'avait pas l'intention de devenir un mineur ; il voulait vendre sa mine, partir à San Francisco, et vivre comme un Monsieur. Mais là aussi, il y avait tellement de filous, d'avocats véreux pour faire des contrats tordus, d'experts incompetents ou corrompus pour évaluer la richesse du filon, de clients portant

beau et pourtant sans le sou, ou piégés dans des procès... Pete a plusieurs fois tenu dans ses mains des contrats mirobolants, car la mine était vraiment riche ; mais chaque fois les contrats échouaient. Heureusement, il était méfiant, sans quoi il aurait facilement tout perdu... C'est à cette époque qu'il a vu la première automobile, une Locomobile, en 1906, qui amenait un acheteur sérieux pour signer un contrat; elle devait être peu efficace sur les pistes de l'époque, et, pour passer les Sand Dunes, il avait fallu la faire tirer par quatre mules ! Ce jour-là, Pete est passé très près d'un chèque de \$60 000, mais au tout dernier moment, son acheteur a fait faillite. Encore des années passées à essayer de vendre, et ça n'a jamais abouti.



— PHOTO BY GEORGE GRANT, NPS FILES
Pete Aguerberry at his home in November, 1933.

Et voilà comment Pete est resté, dans ces montagnes. Il est devenu mineur, et a extrait l'or de *sa* mine, et c'était un travail dur et dangereux. L'or s'accumule dans les veines de quartz (nous avons ramassé, près de la mine, quelques morceaux de quartz, saupoudrés de jaune, qui sont sans doute du minerai. Mais rien de comparable à la photo !). Donc dans les galeries de la mine, on extrait les blocs de quartz, on les ramène à la surface, ou on les réduit en fine poudre, et les particules d'or, plus lourdes que le roc, sont séparées par gravité. Quel travail ! Il a dû en remuer, des gros cailloux, pour en tirer de quoi vivre, sans jamais faire une fortune. Il a construit sa maison, encore debout dans ce creux

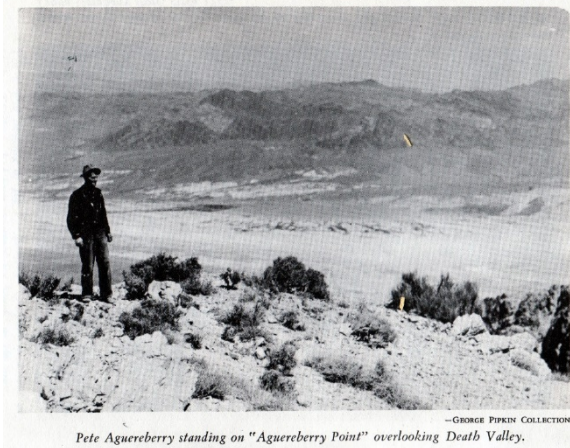
abrité de la colline, devant un grand replat désertique. Pas un jardin – pas d'eau. Que des pierres. À des kilomètres à la ronde, il était seul, et a fini sa vie tout seul. Est ce qu'il a rêvé de revenir à la



— GEORGE PIPKIN COLLECTION

Pictured here at his Eureka Mine is Pete Aguerberry, as he sorts high-grade ore. The compressor building is on the left and the blacksmith shop on the right, background.





—GEORGE PIPKIN COLLECTION
Pete Aguerberry standing on "Aguereberry Point" overlooking Death Valley.

ville, de voir autre chose que Ballarat, ou il allait s'approvisionner et boire un coup avec quelques copains ? Est ce qu'il avait la nostalgie de ses Pyrénées, en regardant les Panamint Mountains devant sa porte ? Peut-être est-ce pour cela qu'il a tracé, peu à peu, en partant de chez lui, ce chemin de 8 km, large et praticable, qui monte tout en haut de la montagne et offre le plus beau, le plus incroyable point de vue sur Death Valley, sur ces vastes étendues qu'il avait parcourues dans tous les sens, ou il avait failli mourir, aussi. Aguerberry Point. Pour que d'autres puissent en profiter.

Un jour, dans la montagne, il se trouve face à face avec un ours. Il le tue (pas le choix..), voit que c'est une femelle, suppose qu'il y a un ourson orphelin, le trouve, et le prend avec lui. Il apprivoise l'ours, lui apprend des tours – comme le faisaient, à la même époque, les montreurs d'ours pyrénéens. L'ours lui tient compagnie, il lui est très attaché. Et puis un jour, Shorty, toujours lui, qui avait un compte à régler avec Pete, vient en son absence, et tue l'ours. Et quand Pete retrouve Shorty, il lui casse la gueule. A nouveau.

En 1920, Pete s'acheta une automobile, une Ford Model-T, d'occasion (il n'était quand même pas bien riche). Il avait 46 ans, et il n'apprit jamais vraiment à conduire. Il allait trop vite, et ses copains mouraient de peur avec lui ; il a même fait un tonneau, un jour, sur la route de Death Valley... mais rien de trop grave. On imagine (mal) ce qu'une automobile pouvait représenter pour ces gens qui avaient toute leur vie parcouru ces immensités à pied ou sur le dos de leur mule, et qui avaient charrié leur nourriture et l'eau, par 45 degrés l'été... Il n'y avait pas beaucoup de voitures alentours, mais un jour est venu un visiteur, son neveu – et l'histoire est étrange: Un jour de 1933, Arnaud, le frère de Pete, et son neveu Amboise, sont venus le voir, en automobile depuis San Francisco (ils ne s'étaient pas vus depuis... 40 ans !). C'était en plein été. On leur a donné de vagues directions, mais Amboise, qui conduisait, s'est perdu dans ces pistes mal tracées, il faisait très chaud : Arnaud a eu un malaise, et il est mort, là, dans la voiture, quelque part dans Wildrose Canyon. Amboise, complètement paniqué, a continué jusqu'à la maison de son oncle, mais Pete, pour une fois, n'était pas chez lui. Quand il est arrivé, à la nuit, il y avait une voiture garée devant sa maison : il a regardé à l'intérieur et a reconnu son frère...mort. Il a eu – à son tour- une crise cardiaque, et bien qu'il se soit rétabli, il n'a jamais plus été le même, et il est mort quelques années plus tard. Il avait souhaité être enterré à Aguerberry Point, mais... vous avez deviné, l'administration du Parc National ne l'a pas permis. Ils n'en ratent pas une, ceux là.

Mais son souvenir demeure, là haut .



—GEORGE PIPKIN COLLECTION
Model-T-Ford crossing dry lake in Panamint Valley, about 1916. Camp of Ballarat is barely visible in background.

